Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

L'EVOLUTION DU TISSAGE A ARNAIA (CHALCIDIQUE) : TRANSITION OU CHANGEMENT SOCIAL ?*

Marie-Elisabeth HANDMAN
Laboratoire d'Anthropologie sociale.

* Cet article a bénéficié de toutes les discussions qui ont eu lieu dans le Groupe international de recherche sur les processus de transition, mais aussi des conseils amicaux de J. Contreras, S. Narotzky et D. Provansal. Qu'ils en soient ici remerciés.

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

A Arnaia, petit bourg de Chalcidique situé à 80 kilomètres à l'est de Salonique, de mémoire de villageois le tissage à domicile a toujours tenu une place essentielle dans la reproduction économique et sociale des groupes domestiques. Le peu de sources écrites dont on dispose font état de la renommée des produits du tissage de Liarigovi – tel était le nom d'origine de ce village qui, comme bien d'autres en Grèce, a été rebaptisé en 1928 pour effacer dans le souvenir les traces de l'Empire ottoman. Selon Cousinery (1831) consul français en poste à Salonique, les tapis de Liarigovi se vendent jusqu'en Romélie et surtout dans les monastères.

Depuis le rattachement de la Macédoine à la Grèce en 1912, cet artisanat a connu bien des avatars: achat des matières premières, organisation de la production, types de produits, commercialisation se sont profondément modifiés. Seule la technique est restée pratiquement inchangée. Ces modifications peuvent apparaître comme des réponses adaptatives aux transformations, exogènes au village, induites par la modernisation d'une Grèce encore largement précapitaliste dans les années 20 et dont des secteurs de plus en plus nombreux se soumettent depuis aux lois du capitalisme. La question qui se pose alors est de savoir si le tissage à Arnaia qui, aujourd'hui n'est plus qu'une activité résiduelle, a joué, et dans quelle mesure, un rôle actif dans cette transition, ou s'il a simplement subi des changements au gré de facteurs externes.

Auparavant il convient d'avertir le lecteur que les données économiques sur lesquelles repose ce travail sont extrêmement fragmentaires. En effet, il n'existe encore à l'heure actuelle aucune recherche d'histoire économique systématique sur la Chalcidique. Les récits de voyageurs nous offrent quelques données générales, rarement chiffrées; les documents de l'administration ottomane du tournant du siècle commencent seulement à être traduits, et ils ne peuvent pour le moment faire l'objet d'une élaboration. Les statistiques officielles ou les rapports de l'administration grecque sont de peu d'utilité pour notre sujet. Outre qu'il est hasardeux de s'en servir sans se donner les moyens de vérifier leur véracité, ils ne disent rien ou presque rien du tissage, dont le caractère domestique et féminin brouille les cartes de l'économie. Ainsi, pour donner un exemple, l'économiste Ch. Papaïoannou, en 1940, publie pour le compte de la Banque agricole de Grèce qui vient d'ouvrir un guichet à Arnaia, une «Etude agro-économique du bourg d'Arnaia». Il mentionne l'existence du tissage et affirme (p.154) qu'il constitue un revenu d'appoint pour les ménages. Si bien qu'il ne prend en compte dans son calcul du capital possédé par chaque ménage arniote ni les métiers à tisser, ni les stocks de laine, ni a fortiori les bassines à teindre puis qu'elles peuvent servir à d'autres tâches domestiques. En outre, il dresse une liste des professions exercées au

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

village en 1938, mais qui ne concerne que les chefs de ménage. Si bien qu'on ignore le nombre de femmes qui tissent. Il signale simplement 144 veuves, précisément parce qu'elles sont chef de ménage; on relève alors une contradiction car, pour ces femmes-là, le tissage n'est pas un revenu d'appoint mais bien le moyen de faire vivre toute leur famille. Or, j'y reviendrai, ces femmes ne tissent ni plus d'heures par jour ni plus de jours par an que celles qui ont un mari. Ch. Papaïoannou ajoute d'ailleurs que la plupart des familles d'Arnaia sont endettées auprès des épiciers qui, pour recouvrer leurs créances, se font payer en tapis qu'ils revendent deux ou trois fois plus cher en dehors du village; on peut en déduire, compte tenu de la faiblesse des salaires masculins dont je dirai un mot plus loin, que, sauf pour les familles de commerçants, ce sont peut-être bien les revenus masculins qui sont des revenus d'appoint pour la plupart des ménages arniotes. Telle est du moins l'impression que l'on retire non seulement de nombreux témoignages oraux, mais aussi de l'observation de quelques familles d'aujourd'hui qui ne se sont pas accrochées au train de la modernisation, témoignages et observation qui constituent ma source essentielle. Mais avant d'entrer dans le vif du tissage, je donnerai quelques indications générales sur le village et son évolution dans les dernières décennies.

L'évolution d'Arnaia depuis l'entre-deux guerres

Arnaia, passage obligé de ceux qui se rendent au Mont-Athos, n'a qu'une médiocre vocation agricole: moins de la moitié de ses habitants dont le nombre tourne autour de 2.500 depuis 1920 possèdent des terres et, parmi eux, rares sont ceux qui en ont suffisamment pour en vivre. Selon Ch. Papaïoannou (pp. 154-155), en 1936 sur 720 ménages, 235 tirent leurs revenus de l'agriculture, de l'apiculture ou de l'élevage. Mais la plupart ont moins de 0,6 hectares et vont s'employer à l'année ou saisonnièrement, comme métayers, salariés agricoles ou bûcherons, au Mont-Athos ou dans les villages au sols plus fertiles de la région de Serrès ou de Drama. Arnaia est un bourg, et il est bien davantage tourné vers l'artisanat, le commerce ou les transports. Outre les 144 tisseuses veuves, les professions à Arnaia sont les suivantes :

– 25 agriculteurs, 150 apiculteurs, 50 bûcherons, 23 éleveurs, 5 jardiniers, soit 253 chefs de famille se déclarant paysans

– 21 agoyates (transporteurs muletiers), 8 chauffeurs, soit 29 dans les transports

– 54 menuisiers*, 30 cordonniers**, 3 coiffeurs, 8 tailleurs***, 7 forge-

* Ce chiffre élevé s'explique par la part du bois dans la construction des maisons et non par la fabrication de meubles, dont aussi bien les informateurs que les sources écrites disent qu'ils étaient rares.

** Aux dires du seul cordonnier restant aujourd'hui et qui ne fait plus que de la réparation, il y avait avant-guerre à Arnaia 40 fabricants de chaussures.

*** La faiblesse de ce chiffre m'étonne. Selon mes informatrices, les costumes d'hommes et de femmes étaient taillés dans des étoffes tissées au village par 40 tailleurs au début du

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

rons, 5 selliers, 3 boulangers, 26 maçons, meuniers et autres, soit 139 artisans

- 99 ouvriers des mines
- 19 épiciers, 12 tenanciers de café, 10 maquignons et bouchers, soit 41 commerçants.
- 18 employés et fonctionnaires

Au total, 624 chefs de ménage, autrement dit 96 de moins que ne l'annonce Ch. Papaïoannou à la page précédante, sans nous indiquer pourquoi ses chiffres ne coïncident pas. Il s'agit peut-être des retraités, ainsi que des invalides, nombreux dans cette région où les hommes sont à la guerre de 1911 à 1922.

Aujourd'hui le nombre de ceux qui vivent de l'agriculture [1] s'est réduit à 7 entrepreneurs de culture qui louent des terres à une multitude de petits propriétaires, 3 éleveurs, quelque 70 apiculteurs (dont très peu le sont à plein temps) et 25 bûcherons. Les ouvriers des mines sont au nombre de 50, et les cinq petites entreprises créées à Arnaia emploient une quarantaine de personnes dont 30 femmes; les artisans (non comprises les tisseuses) sont moins d'une trentaine, dont une bonne moitié travaille dans la construction et il n'y a plus que 3 tailleurs et 1 cordonnier. Quant au nombre des employés et fonctionnaires (y compris le clergé et les enseignants), il s'élève maintenant à 200, celui des professions libérales à une quinzaine et les quelque 200 chefs de famille restant sont commerçants. Arnaia est donc devenu un bourg nettement administratif et commerçant.[2]

Selon Ch. Papaïoannou toujours, le salaire journalier d'un ouvrier des mines ou des forêts s'élevait en 1936 à 50 ou 60 drachmes par journée de 8 heures; celui d'un agoyate possédant deux mulets, à 200 drachmes par jour, mais la journée d'été pouvait être de 15 heures et l'entretien des bêtes était compris dans le salaire. A titre de comparaison, un boeuf coûtait 6.000 drachmes, un mouton 350, un araire en bois 150, une oque de froment 8 drachmes, une oque de haricots 18 drachmes, un kilo d'huile d'olive 34 drachmes.[3] On comprend dans ces conditions que nombre de familles aient été endettées... Très souvent, et plus encore pendant la guerre, les salaires agricoles étaient payés en nature. On échangeait directement de l'huile d'olive contre un instrument aratoire ou de la laine contre de la farine. Toutefois, dans ce troc, le référent restait la monnaie car tous ces produits avaient bel et bien un prix sur le marché; simplement, la monnaie circulait moins qu'aujourd'hui. Dans les années 20 à 40, une oque de laine valait une oque d'huile ou une oque de fromage. L'un de mes informateurs dit que ce type d'échange existait encore dans les années 60.

Quand je parle de familles ou de ménages, il s'agit aujourd'hui –mais

---

siècle, plus de 20 à la veille de la Seconde guerre mondiale, époque à laquelle les femmes commençaient à s'habiller à l'Européenne les dimanches et jours de fête, mais où la confection étant inexistante dans les villages de Grèce, on ne pouvait se passer du tailleur et, plus tard, de la modiste.

N.B. Le chiffre 40, tout comme le chiffre 7, en Grèce est très symbolique. C'est peut-être la raison pour laquelle il est si fréquemment évoqué lors qu'on fait appel à la mémoire des gens.

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

aujourd'hui seulement– de familles nucléaires. Car dans la période qui a précédé le séisme de 1932, on a affaire à des maisonnées comprenant un couple âgé, tous leurs enfants célibataires et tous leurs fils mariés avec leurs femmes et leurs enfants. Dans ces maisonnées, on vivait au même pot et au même feu, la gestion de l'ensemble et notamment des revenus monétaires étant entre les mains de la femme la plus âgée. Après le tremblement de terre, l'Etat a accordé aux sinistrés des subventions qui ont permis de désengorger certaines maisons et un processus de nucléarisation des familles s'est mis en place qui n'a touché qu'un nombre restreint de ménages. Si bien que les chiffres de Ch. Papaïoannou ne rendent pas compte de la réalité sociale. Le grand mouvement de fission des familles s'est opéré après 1962, à la suite d'une décision municipale interdisant l'hébergement des animaux dans les maisons du village ; cette mesure a eu pour effet de libérer tous les rez-de-chaussée qui, d'étables ou écuries, se sont transformés en appartements séparés pour le couple de grands-parents, cependant que chaque fils aménageait pour lui une partie des étages supérieurs ou construisait de nouvelles maisons à proximité de celle de ses parents. En 1988 il reste moins d'une dizaine de familles polynucléaires à Arnaia. Encore s'agit-il toujours d'un seul fils marié cohabitant avec ses parents, et cette situation est très mal vécue par la jeune génération qui ne l'accepte que lors qu'elle n'a pas les moyens de construire ou de louer une habitation séparée.

A la patrivirilocalité traditionnelle, s'ajoute l'héritage en indivis des biens immobiliers et de production par les seuls fils et, à défaut de fils, par les filles qui dès lors pratiquent l'uxorilocalité. Les filles sont dotées de tissages qu'elles font elles-mêmes ou avec l'aide de leur mère, d'argent, de bijoux et, à partir des années 20, d'un jardin ou d'une à deux têtes de bétail. Assez paradoxalement, le métier à tisser ne fait pas partie de la dot. Chaque maison en possède trois ou quatre. Une fille apprend à s'en servir dès l'âge de douze ans auprès de sa mère. Dès qu'elle se marie, elle va s'installer auprès de sa belle-mère où elle récupère celui d'une belle-soeur qui vient de se marier, ou encore s'en fait construire un par son mari (jusqu'en 1950-60, les métiers sont en bois; ensuite le cadre sera en métal, fabriqué par l'un des forgerons du village). Toutes les femmes d'une maisonnée travaillent dans la même pièce, les filles à marier près de la fenêtre pour que leur zèle, leur beauté ou leur voix soit remarqués des passants. Les femmes de plus de cinquante ans évoquent cette époque avec nostalgie. Elles racontent comment durant les longues journées de travail qui commençaient à 5 heures du matin pour ne se terminer parfois qu'après minuit, on n'entendait que rires, chants et plaisanteries.

Les femmes ne restaient pourtant pas rivées dix-huit heures d'affilée à leur métier. Elles travaillaient les jardins, s'occupaient des animaux de basse-cour et des quelques chèvres du ménage, cuisinaient, élevaient les enfants. Ces activités retiraient au travail du tissage quelque cinq ou six heures par jour. Cependant en période de pointe, la norme était de tisser dix à douze heures par jour, et les pointes n'étaient pas rares. Cela dit, les femmes ne tissaient pas tous les jours de l'année: les dimanches, fêtes et veilles de fête, il était interdit de toucher au métier –au total durant 120 jours par an, notamment du premier des Douze Jours à la Purification de

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

la Vierge, le 2 février. Ce jour-là, les tisseuses disaient: «Epitelous irthe i Papandi, na mazepsi tis yiortes!» (Enfin voici venue la Purification qui enroule les fêtes sur le tour!).[4]

Certaines opérations de préparation du métier comme le montage de la chaîne peuvent difficilement être exécutées par une personne seule, et les femmes d'une même maisonnée étaient solidaires les unes des autres pour des raisons non seulement économiques ou affectives,[5] mais aussi techniques.

Avec la fission des grandes familles, chaque femme s'est retrouvée seule face à son métier, sans même aujourd'hui la compagnie de leurs filles obligées d'aller à l'école jusqu'à l'âge de seize ans. Si bien que les journées passent bien plus lentement et que les tisseuses, loin de voir la fête dans le tissage, disent: «O ergalios ine sklavia, ke to kendima glendima» (tisser est un esclavage, broder une réjouissance). Il est vrai que la broderie, comme le tricot ou la dentelle dont elles font un usage croissant, peuvent se prendre avec soi chez une parente ou une amie où l'on retrouvera la sociabilité d'autrefois. Cette sociabilité n'était pas faite que de rires et de chants; elle était le lieu de l'apprentissage des techniques domestiques et de multiples connaissances touchant notamment à la parenté, aux biens, aux droits et obligations de chacun, si bien que les femmes, plus que les hommes trop souvent absents du village, détenaient –et détiennent toujours– un savoir essentiel en matière économique: alors même qu'elles n'ont qu'un accès réduit à la terre et aux maisons, c'est elles qui peuvent nommer tous les copropriétaires d'une parcelle, dire s'il est ou non rentable de la vendre ou de la louer, et à qui.

Les hommes qui disposent de temps, soit parce qu'ils sont au chômage saisonnier, à la retraite ou tout simplement moins occupés que leurs épouses, les aident en période de pointe. A leur demande, ils leur passent les fils de couleur pour leur faire gagner quelques secondes par rang; ils cousent bord à bord les lés des tapis ou des couvertures, font les franges, bref, font les finitions. Mais les tisseuses pressées sont de moins en moins nombreuses. Il y a une dizaine d'années, on comptait encore 800 métiers en activité à Arnaia. Aujourd'hui, ils doivent être une cinquantaine dont moins de trente travaillent encore pour le marché. Les autres servent uniquement à faire des dots, et les femmes qui tissent les dots de leurs filles le font à temps perdu, de manière irrégulière, et par conséquent difficile à repérer.

Tissage des dots et tissage pour le marché présentent aujourd'hui de petites différences techniques qui n'existaient pas avant les années 60.

Production et commercialisation du tissage entre 1920 et 1950

Jusque dans les années 20, les étoffes de coton, de soie et de laine consommées à Arnaia étaient fabriquées sur place. Le tissage du coton sera le premier à disparaître; celui de la soie s'éteindra petit à petit entre les deux guerres. Ne possédant pas assez de renseignements sur ces deux matériaux, je ne traiterai que de la laine.

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

L'achat de la matière première

Une grande partie de la production était donc réservée à l'autoconsom mation. Chaque maisonnée se procurait la laine auprès des éleveurs du village; auprès de pasteurs valaques ou sarakatsan qui, jusqu'au début des années 60 venaient estiver sur les pâturages d'Arnaia; à Xanthe en Thrace où la laine était réputée de bonne qualité et où les hommes se rendaient à l'occasion de travaux saisonniers; enfin en passant par l'intermédiaire d'un, puis de deux Arniotes qui, vers la fin des années 20, ajoutèrent la laine le premier au commerce des bestiaux, le second au commerce du tabac.

Le maquignonnage donnait en effet l'occasion de commercer à longue distance et d'entrer en contact avec les éleveurs capables de fournir de la bonne laine. Les liens entre Arnaia et la région de Serrès et de Nigrita au nord des lacs Langada et Volvi étaient multiples. Cette région, beaucoup plus fertile, produisait du tabac, culture à laquelle Arnaia avait renoncé depuis 1917; elle fournissait en outre à nombre d'Arniotes sans terre et sans travail des emplois agricoles saisonniers ou à l'année. Enfin les femmes de cette région, très occupées aux travail de la terre, ne tissaient pas et achetaient les produits arniotes du tissage. C'est ainsi que notre courtier en tabacs, lors de la crise de cette culture qui a duré de 1929 à 1932, a trouvé tout naturellement à diversifier ses activités en se chargeant du commerce à Serrès des tapis d'Arnaia.

L'achat de la laine dans chaque famille était donc effectué soit par le père (avec ou sans ses fils) lorsqu'il s'agissait d'achats lointains, soit par la mère lorsqu'il s'agissait d'achats sur place, que ce soit directement aux éleveurs ou en passant par l'un des deux négociants en gros.

Nous avons vu que, dans les années 30, la laine coûtait 40 drachmes l'oque. Selon plusieurs de mes informatrices, bien des chefs de famille absents s'arrangeaient pour faire parvenir en mai à leurs épouses de quoi acheter de la laine. Certains de l'argent, d'autres, s'ils possédaient des oliviers de l'huile d'olive. D'autres encore payaient avec les produits mêmes du tissage. C'était le cas lorsqu'on achetait aux pasteurs transhumants dont les femmes ne tissaient pas nécessairement les même étoffes que les Arniotes. La laine brute, une fois achetée, devait être cardée.

Le cardage

Le cardage était effectué par les femmes de chaque maisonnée. Toutefois certaines familles aisées achetaient plus de laine qu'elles n'en pouvaient travailler. En ce cas, elles payaient des ouvrières (*ergatinès*) à la journée pour le cardage, comme aussi pour le tissage qui, lui, était payé à la pièce. Les deux négociants en gros faisaient également carder une partie des laines qu'ils commercialisaient, soit par des *ergatinès*, soit peu avant la guerre dans un atelier de cardage mécanique monté à Arnaia par un homme dont je ne connais pas les antécédants. Lorsqu'un homme distribuait du travail, c'est son épouse ou une femme de sa maisonnée qui

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

choisissait les *ergatinès*. Les salaires féminins étant inférieurs de 20 % aux salaires masculins et le cardage étant payé au tarif minimum, c'est donc environ 35 drachmes par jour que recevaient les *ergatinès* dans les années 30, pour un travail extrêmement pénible qui «vous écorche les doigts et vous encombre les bronches de pous sière». Une femme met environ cinq jours pour carder 100 kg de laine, pouis une semaine pour la laver et la faire sécher. Vient alors le filage.

Le filage

Jusqu'en 1935 le filage était exécuté sur place à la quenouille. A cette date on a commencé à s'adresser aux filatures de Salonique. Non que celles-ci eussent été inexistantes auparavant, mais c'est le transport par camion qui n'existait pas: à dos de mulet, il fallait un minimum de deux jours pour se rendre à Salonique, et autant pour en revenir. Le temps, le coût du transport et le coût du travail rendaient l'opération peu rentable dans la mesure où le filage sur place était exécuté sans frais par les personnes âgées ou très jeunes. Lorsque les premières automobiles sont apparues au village, elles ont mis Salonique à trois heures seulement d'Arnaia; peut-être aussi les prix des filatures ont-ils baissé. Toujours est-il que les femmes d'Arnaia ont cessé de filer. Une fois filée la laine, il fallait la teindre.

La teinture

Jusque vers 1950-60, toutes les laines étaient teintes par les tisseuses elles-mêmes. Certaines étaient connues pour la beauté des couleurs qu'elles obtenaient. Je sais qu'avant la Première guerre mondiale, il y avait des artisans teinturiers à Arnaia, mais je ne sais pas s'ils teignaient des fils ou des étoffes, et je ne connais pas la part de la production qui leur était confiée. Après 1920, il n'en existe plus un seul au village et jusqu'à l'arrivée massive des laines synthétiques en 1960, les femmes teignent elles-mêmes; elles teignent d'ailleurs toujours les laines destinées à la production des dots.

Pour obtenir le gris souris utilisé pour les grisa (cf. *infra*) on se sert de l'eau de lavage de la laine à laquelle on ajoute un peu d'indigo acheté en ville (et sans doute exporté en Grèce par des firmes européennes, car les femmes d'Arnaia sont persuadées que l'indigo est un produit européen). Il faut faire tremper la laine dans ce mélange durant au moins quatre jours en la chauffant à plusieurs reprises. Pour obtenir du noir, on se sert de picots de bois ramassés au bords des ravins. Pour le brun, on prend des écorces fraîches de noix. Ces écorces, séchées au soleil et conservées durant un an, donnent les différents jaunes à l'exception du jaune citron qui est obtenu à partir de l'écorce de pommier sauvage (*miliadhi*). Le beige provient d'un mélange de feuilles de figuier et de mûrier. Il suffit de teindre à plusieurs reprises avec ce même mélange pour obtenir, selon le nombre des répétitions, tous les tons de vert, sauf le vert d'eau qui,

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

comme le bleu ciel, résulte de l'utilisation de la chaux. Enfin les bleus foncés proviennent de l'indigo et les rouges vifs de la garance. Les nuances dépendent de la quantité relative des ingrédients, du temps de chauffe, du nombre des répétitions de l'opération, et l'on comprend qu'il s'agisse là d'un art où certaines femmes pouvaient se distinguer. Mais il s'agit aussi de tâches extrêmement pénibles car on manipule d'énormes chaudrons d'eau bouillante et des tonnes de laine alourdie par l'eau.

La préparation du métier

Le fil teint et séché, il faut le mette en écheveaux, puis l'embobiner. Cette opération est également nécessaire pour les fils de coton de la chaîne dont tous les tapis, même de laine, sont faits. (Le coton, jusqu'à l'ouverture de filatures à Arnaia en 1862, provient de Salonique où il est acheté en vrac.) Pour se faire, on plante des piquets de deux mètres de haut sur une aire assez vaste (en général la cour de la maison), à quelque cinq mètres les uns des autres, en quinconce. On fait tourner le fil autour de ces piquets de manière à le démêler et on obtient de grands écheveaux que l'on travaille ensuite au rouet pour embobiner le fil sur des canettes de bambou qu'on introduira dans la navette. La première opération prend toute une journée pour les 10 premiers kilos de laine, mais une fois le travail mis en route, on traite 100 kg en une semaine. L'embobinage dure deux jours. Après quoi, on monte la chaîne, si possible à deux. Il faut de la place et on le fait dehors, jusque dans la neige en hiver. Alors seulement on peut se mettre à tisser, non sans s'être signée avant de commencer une nouvelle pièce.

Le tissage proprement dit

La production d'Arnaia avant la guerre était très diversifiée. Outre le coton et la soie que je laisse de côté, les femmes fabriquaient

– des couvre-lit fins, à rayures, appelés *kilimia*

– des tapis, fins également, mais à motifs très variée, appelés aussi *kilimia.* Tous les *kilimia* étaient tissés avec deux fils de laine serrés, battus cinq ou six fois à chaque rang pour garantir la solidité et la tenue du tissus. Les dots sont encore tissées de cette manière.

– des couvertures chaudes et solides, en laine mêlée de poils de chèvre, appelées *velentzès.*

– des couvertures de pure laine à grosse peluche appelée *flokatès.*

– la série des tissus dits *grisa*, dans lesquels sont incorporés, pour les rendre imperméables, des poils de chêvre: capes de bergers *(skoutia)*, couvertures de selle, sacs (*tourvadhès*), costumes d'hommes.

– des tapis muraux dits *bandès* dont la technique est la même que pour les *kilimia*, mais dont les motifs sont encore plus compliqués: depuis la Première guerre mondiale, ils représentent des tableaux dont l'inspiration est fournie par les canevas de la firme française DMC. Ces *bandès* –qui lorsqu'elles mesurent moins d'un mètre de long sur nécessairement 70 cm de large sont encadrées– jouent un rôle consi dérable dans la vie des

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

Arniotes. Les femmes y mettent tout leur art et leur affectivité. Elles les datent et les signent de leurs initiales. Ces tapis font partie des éléments indispensables à la dot et c'est à eux surtout que l'on juge le goût, la créativité, la technique, bref la valeur d'une tisseuse. Ce n'est pas là un élément mineur dans l'histoire économique du tissage, car une grande partie de la production étant écoulée par les chefs de famille et leurs fils, il fallait qu'ils sachent vanter la marchandise, et ils étaient très attentifs aux commentaires dont chaque tisseuse était l'objet. Ils apprenaient ainsi à distinguer la qualité.

Pour les *grisa*, la procédure de fabrication ne s'arrêtait pas au tissage. Il fallait encore les fouler et pour cela les conduire au moulin à foulon de Palaiochori, à cinq kilomètres d'Arnaia. Ce moulin appartenait à un artisan qui travaillait pour son propre compte. Les *grisa* étaient tissés très lâche (*ari*) en prévision du foulage. De 70 cm de largeur, l'étoffe se réduisait à 53 cm (*basméno*), et de râpeux qu'il était, il devenait doux. Du cardage au foulage, le volume de la laine diminue de moitié et pour obtenir 200 m de *grisa*, soit 50 kg de tissus, il faut de 100 à 120 kg de laine brute.

La commercialisation

Les produits étaient écoulés dans les différentes foires de la région, dans les magasins de Salonique et dans les différents lieux où les hommes étaient conduits à travailler pour gagner leur vie.

De mai à août, les femmes travaillaient d'arrache-pied car le marché le plus important était celui qui s'ouvrait le 15 Août au Mont-Athos. Le Mont-Athos en effet était une communauté de plusieurs milliers de personnes: moines, métayers, jardiniers, viticulteurs, bûcherons, artisans en tout genre et pèlerins venus de toute l'Orthodoxie s'y approvisionnaient en de multiples articles. Outre celle du 15 Août, chaque monastère tenait une foire à l'occasion de la fête de sa dédicace. Une autre foire, celle d'Aghios Mamas en Chalcidique du Sud, s'ouvrait le 2 septembre et durait trois jours; elle revêtait elle aussi une grande importance. Les autres étaient moins intéressantes, mais les hommes les couraient toutes.

L'une de mes informatrices, fille d'un étameur qui travaillait à l'année au Mont-Athos, me raconte que, après la foire du 15 Août 1929, son père avait envoyé 5.000 drachmes à sa famille; avec cette somme, sa mère avait payé toutes les dettes accumulées chez l'épicier.[6]

Au Mont-Athos, on vendait surtout des *flokatès*, des *velentzès* et des *grisa*. A Nigrita et à Serrès, des *kilimia* et des *bandès*. Dans ces deux dernières villes, les tapis étaient souvent achetés à crédit et payés lors de la récolte de tabac. Comme certaines famille avaient davantage de liens avec le Mont-Athos et d'autres avec les villes du nord des lacs, on peut penser qu'il y avait un embryon de spécialisation des familles pour la partie marchande de leur production.

Arnaia était un lieu de passage; beaucoup de produits du tissage étaient vendus à des voyageurs qui y restaient un jour ou deux. Nombre d'entre eux étaient des commerçants de Macédoine occidentale ou de Salonique

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

qui s'approvisionnaient à la source: certaines maisonnées avaient des liens privilégiés avec eux et leur réservaient leur production ou une partie de leur production. Néanmoins, tous n'étaient pas des familiers et, sur la place d'Arnaia, dite *agora*, il y avait toujours des hommes disponibles pour conduire les voyageurs au domicile des tisseuses et servir ainsi d'intermédiaires. On les appelait *matrapazis*. Je ne sais pas s'ils étaient rémunérés pour leurs bons offices et, si oui, de quelle manière.

Souvent le lien entre une tisseuse et un acheteur lointain était un Arniote que son travail conduisait à Salonique, en Thrace ou en Macédoine occidentale. Petit à petit ces intermédiaires-là ont fait de la vente des tapis leur activité principale et, dans les années 50, on en comptait près d'une dizaine au village. Ils possédaient des entrepôts dans diverses villes. C'était le cas des deux négociants de laine en gros, dont l'un avait un entrepôt à Nigrita, l'autre à Serrès.

Travailler pour un commerçant qui vous approvisionnait en laine, par fois déjà cardée, représentait pour les tisseuses la certitude d'accéder à la matière première et de vendre, même si c'était à un prix moins élevé que celui qu'elles pouvaient escompter en conservant la maîtrise de la commercialisation. Maîtrise qu'elles ne perdaient d'ailleurs pas pour la totalité de leur production: tous les entrepreneurs se plaignent que les tisseuses leur volaient en moyenne un kilo de laine sur dix, et qu'avec le produit de ces vols elles tissaient des tapis qu'elles vendaient directement. Mais travailler pour un entrepreneur faisait de la tisseuse une ouvrière à domicile, obligée de fournir une quantité fixée d'avance de produits également définis à l'avance. Au fur et à mesure que disparaissaient certains tissages destinés à l'autoconsommation, concurrencés par les tissus industriels désormais accessibles grâce à la baisse de leur coût et à la révolution des transports, cette solution est sans doute apparue intéressante sinon la seule possible à nombre de femmes, notamment celles qui n'avaient pas de mari pour assurer la commercialisation, qu'il fût mort, malade, invalide ou encore trop pauvre pour investir dans cette activité. Bien sûr une étude chiffrée s'imposerait ici ; je n'ai pas eu la possibilité de l'entreprendre jusqu'à présent, et cette hypothèse ressort seulement des récits, peu précis en matière de chiffres, qu'ont bien voulu me livrer quelques personnes d'expérience.

*

On peut donc résumer l'histoire du tissage à Arnaia dans l'entre deux-guerres de la manière suivante: on tisse dans toutes les maisonnées, en partie pour soi, en partie pour le marché. Les familles les plus pauvres –et dont certainement la part réservée à l'autoconsommation est la plus faible– fournissent aux plus aisées des ouvrières à la journée pour le cardage, et à la pièce pour le tissage. Vers la fin de la période, une concentration de l'achat de la matière première et de la vente du produit s'est opérée entre les mains d'hommes qui peuvent s'appuyer sur l'expérience des femmes de leur maisonnée. Cette concentration est concomitante du rétrécissement de la gamme des produits tissés dû à la concurrence de l'industrie, d'une part, à la révolution des transports, d'autre part.

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

Une partie des opérations de préparation du fil s'est mécanisée (cardage, filage). Enfin, les transactions se font encore largement en nature.

Cette situation s'est probablement maintenue pendant la guerre. Mais j'ai peu d'informations sur cette période qui, en Grèce, a duré de 1940 à 1950 à cause de la Guerre civile, et que les Arniotes ont encore du mal à évoquer. Il est cependant certain que le troc s'est intensifié et, lorsque certaines familles de commerçants ont réalisé les biens acquis pendant la guerre, elles se sont trouvées à la tête d'un petit capital qu'elles étaient loin de détenir auparavant. Ce capital va dès lors être investi dans le tissage et sa rationalisation.

La rationalisation du tissage

Même si la guerre a opéré quelques renversements de fortune, ce n'est pas l'année 1950 qui marque les réelles ruptures au village, mais le début des années 60 avec le goudronnage de la route Salonique-Arnaia; l'instauration de la retraite agricole en 1961 qui rend les générations plus indépendantes les unes des autres; les mesures municipales de 1962 favorisant la fission des grandes maisonnées et contribuant aussi à l'abandon des solidarités verticales (entre générations) et horizontales (entre belles-soeurs); avec parallèlement la salarisation croissante de la population, le départ massif des hommes en émigration (bientôt suivis de leurs femmes et de leurs enfants si l'émigration est définitive). Ceux qui partent dans l'intention de revenir participent à la monétarisation du village par l'envoi de mandats. Ceux, de plus en plus nombreux, qui vont faire des études en ville ou à l'étranger, y participent aussi dans la mesure où leur entretien dépend de la capacité de leurs parents à dégager des liquidités, et ils s'y emploient par tous les moyens. Le tissage à façon en est un.

A la fin de la guerre Arnaia compte une dizaine de couples ou de femmes qui organisent la production du tissage. Lorsque ce sont des couples, comme autrefois l'homme achète la laine et commercialise les produits, tandis que la femme choisit les *ergatinès,* distribue le travail et le contrôle, tout en participant elle-même à la production. Quand c'est une femme seule, elle se procure la laine et se charge de la vente, mais uniquement sur place. On reconnaît ici l'une des caractéristiques de la division sexuelle traditionnelle du travail dans la plupart des sociétés: le commerce à longue distance est l'apanage des hommes.

Parmi les hommes mariés, on retrouve les fils du courtier en tabacs qui succèdent à leur père. Ils gèrent l'entrepôt de Serrès et continuent à faire les foires. On ne retrouve plus le maquignon qui travaillait à Nigrita: lui et sa famille ont été liquidés comme accapareurs par les partisans durant la Guerre civile. On retrouve aussi ceux qui se chargeaient de la vente des tapis avant-guerre, mais ne s'occupaient ni de l'achat de la laine ni de la distribution du travail; souvent ils étaient agoyates et, ne pratiquant plus ce métier, ils diversifient leur activité de commercialisation en l'étendant à l'amont de la production. Ils ne possèdent pas nécessairement de voiture et ils louent, seuls ou à plusieurs, des camions qui chaque semaine partent

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

pour Salonique et, de là, pour Nigrita et Serrès. Pour les foires également, on se regroupe afin de profiter d'un moyen de transport.

Enfin quatre femmes ont en main l'ensemble du procès depuis l'achat de la laine jusqu'à la commercialisation. L'une est la fille de l'étameur du Mont-Athos. Déjà sa mère, avant-guerre, achetait une tonne de laine et donnait du travail à des *ergatinès*. Elle-même avait épousé un droguiste, représentant pour la région des machines à coudre Singer. Au lendemain de la guerre, elle est en mesure d'acheter trois tonnes de laine par an. Deux autres femmes avaient épousé deux frères, l'un agoyate, l'autre maquignon et boucher. Elles travaillent chacune pour son compte, bien qu'elles soient voisines et en bonne entente. Leur maisonnée à été l'une des premières du village à se scinder, et les trois frères qui la constituaient ont construit des maisons mitoyennes. Dans les années 50, chacune n'achète qu'une tonne de laine et n'emploie que 30 *ergatinès*. Dans les années 60, elles passent à trois tonnes de laine et 50 *ergatinès*. Le mari de la quatrième, avant- guerre, faisait le commerce des tapis d'Arnaia jusqu'au centre de la Thessa lie (Trikala, Larissa) et dans le Paggaion (Rhodopes occidentales). Sa veuve travaille désormais avec leur fils qui, excellent homme d'affaires, se met en cheville avec des négociants de Salonique et continue à traiter à longue distance.

A partir des années 60, les tisseuses des villages alentour, Stano, Palaiochori et Megali Panayia, se mettent à tisser pour le marché, ce qui n'était pas le cas auparavant. Tous les dimanches, les femmes de ces villages éloignés de cinq à sept kilomètres d'Arnaia, se rendent chez leur employeur, qu'il vente ou qu'il neige, leurs tapis sur le dos, pour rapporter la marchandise qui doit impérativement partir le dimanche soir pour Salonique. Chaque employeur se plaît à dire que ces ouvrières préféraient travailler pour lui parce qu'il compatissait à leur fatigue et leur offrait le café à leur arrivée. Leur vision à elles de l'employeur, quelque gentil qu'il fût, est qu'il était un «esclavagiste». Le recours croissant aux femmes de ces villages provient du nombre de plus en plus élevé d'emplois masculins salariés à Arnaia; ces salaires réguliers et relativement élevés pour la région suffisent désormais à nourrir une famille dont le nombre de membres se réduit drastiquement avec la chute démographique de l'après-guerre. Si bien que les femmes abandonnent petit à petit le tissage destiné à la vente et ne touchent plus à leur métier que pour fabriquer le trousseau de leurs filles qui, scolarisées toute la journée, ne peuvent plus y consacrer que quelques heures de broderie par semaine.

La mécanisation des opérations préparatoires

En 1962, deux fils de commerçant installent chacun un atelier de tissage mécanique de cardage (ce qui porte à trois leur nombre à Arnaia) et un atelier de filage. Deux autres personnes installeront également des ateliers de filage au cours des années 60. Avec ses 40 bobines, un seul de ces ateliers suffit à traiter les cinq à six tonnes de laine brute fournie par les trois éleveurs arniotes qui subsistent après la guerre. Ces quatre petites entreprises fournissent toute la laine pure que consomment les villages de la région; elles ont donc pris le relais des filatures de Salonique. Mais au

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

début des années 80, la demande n'étant plus suffisante, deux des ateliers vont fermer.

L'un de ces artisans a ouvert en 1962. En 1972, il achète un métier mécanique à tisser les *flokatès,* mais au bout de cinq ans, il va cesser cette activité qu'il estime non rentable. En 1975, il achète un métier à tisser les couvertures fines. En 1976, il le revend et le remplace par un métier allemand à tisser les couvertures de mohair. Les finitions sont faites à Salonique: la machine à pelucher et celle à coudre les bords de satin ne sont rentables que pour un millier de couvertures par jour, et il n'en fabrique qu'une cinquantaine dans le même temps. En 1977, il achète aussi un métier Jacquard pour les cotonnades. Les femmes du village lui apportent la laine à filer. Il l'a rend, elles la teignent et certaines la lui rapportent pour qu'il leur fabrique ces couvertures en mohair, devenues un *«must»* pour toute bonne maîtresse de maison. On est loin des *velentzès* solides mais rugueuses à cause des poils de chèvre qu'on y incorporait. Le reste de la laine qu'il file est donnée à teindre à Salonique. Il lui arrive aussi de filer des laines synthétiques, et il file le coton. En 1983, il renvoie quatre de ses six ouvriers: il ne peut supporter l'élévation des charges sociales imposées par le gouvernement (80 % d'augmentation en 1982; 80 % en 1983). En 1988, il ferme définitivement, incapable comme bien d'autres entreprises artisanales de Grèce, et en dépit de subventions d'Etat, de concurrencer la grande industrie.

Le tissage à façon

L'acmée du tissage à façon à Arnaia se situe dans les années 60-75. Durant cette période, la production pour le marché devient de moins en moins diversifiée, pour bientôt se réduire aux seuls *kilimia.*[7] Encore ces *kilimia* ne sont-ils pas tissés à la manière traditionnelle. Les entrepreneurs du village ou de Macédoine occidentale fournissent aux tisseuses des pelotes de laine de gros calibre. Au lieu de battre le fil cinq ou six fois pour le serrer, on ne le bat que deux fois. Les *kilimia* destinés au marché sont donc beaucoup moins solides, beaucoup moins beaux que ceux que l'on continue à faire pour les trousseaux, mais la clientèle, de plus en plus touristique, s'en contente, et ils sont quatre à cinq fois plus vite faits: une femme qui travaille dix heures par jour tisse trois mètres de tapis. Un tapis de quatre lés représente quinze mètres de tissage; il peut donc être fait en une semaine. En 1985, il est payé 8.000 drachmes à la tisseuse qui ne gagne dessus que 5.300 drachmes, soit 350 F cette année-là. En moyenne, il est vendu 10.000 drachmes par le commerçant. Je dis en moyenne, car le prix de vente final dépend toujours d'un marchandage. Des commerçants de Macédoine occidentale, depuis 1980, commandent des articles touristiques, tels des imitations en laine de *tourvadhès,* décorés de dessins représentant l'Acropole, une amphore ou tout autre objet rappelant la Grèce antique. Ils en voient laine et modèle du dessin par la poste, reçoivent le produit fini par la poste et paient par mandat postal.

Les femmes d'Arnaia disent que le tissage traditionnel n'a plus de prix. Il exige trop de travail et le résultat est trop beau pour être évalué comme

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

une marchandise. Et certes, les tapis traditionnels ne font plus l'objet d'un marché très actif, car rares sont les femmes qui commandent un tapis traditionnel pour la dot de leur fille. Si elles le font, ce sera dans le secret le plus absolu, tant le beau *kilim* est associé à la valeur de celle qui l'a produit et non de celle qui le possède. Par des indiscrétions toutefois, j'ai appris que la cote d'un tapis à quatre lés s'élevait à 40.000 ou 50.000 drachmes selon le motif en 1985. Comme le trousseau com prend de moins en moins de tissages traditionnels et de plus en plus de pièces achetées, ou brodées par les jeunes filles elles-mêmes, le temps dont disposent les tisseuses pour travailler pour le marché augmente.

Dans les années 70, avec 3 tonnes de laine et 50 *ergatinès,* l'une des entrepreneuses veuves gagnait, à ce que me dit sa fille, quelque 30.000 drachmes par mois (3.000 F à cette époque), ce qui ne représentait sans doute pas une fortune, mais une somme suffisante pour accumuler un petit capital, compte tenu qu'il ne s'agissait pas là de l'unique revenu de cette femme, et que les dépenses personnelles d'une vieille femme dans la Grèce rurale d'alors se limitaient à peu de choses.

L'accumulation du capital

Tous les entrepreneurs ne font peut-être pas des profits très importants, encore que les chiffres réels soient peut-être plus élevés que les chiffres avoués, et en dépit du fait qu'aucun d'entre eux, qu'il soit d'Arnaia ou de Macédoine occidentale, ne paie de charges sociales. Les *ergatinès* sont toutes déclarées agricultrices ou épouses d'agriculteur. Ces profits n'en ont pas moins représenté le moyen à court ou à plus long terme, d'investir dans d'autres secteurs, lorsque, à la fin des années 80 le tissage a commencé à décliner.

Sur nos dix entrepreneurs du début de la période, la moitié s'arrêtent dans les années 70 à cause de l'âge. Tous leurs enfants ont fait des études ou du commerce. Le fils le plus jeune du courtier en tabacs qui, en 1953 avait épousé la fille du premier artisan à avoir acheté une machine à carder, s'arrête en 1976 pour se reconvertir à la boulangerie. En 1986 il est en mesure d'ouvrir avec ses fils une boulangerie industrielle qui emploie 10 salariées et fournit toute la Chalcidique en chaussons au fromage, petits fours, biscuits, gâteaux secs, etc.

Celui qui travaillait avec sa mère –laquelle s'est arrêtée dans les années 60– et s'est lié à des négociants de Salonique, a fait un emprunt à la banque et a monté, en 1975, une usine de *flokatès* dans la capitale de la Grèce du Nord. Ses 50 salariés sont tous arniotes. Son affaire marche très bien jusqu'en 1982, date à laquelle les ouvriers réclament les droits syndicaux qui viennent de leur être accordés par le gouvernement du Pasok. Il s'y refuse, se heurte à une grève dure, prononce le lock-out et ferme l'usine pour cinq ans. Il vient de la reouvrir, mais je ne sais sur quelles bases.

Un couple et les trois veuves écoulent leur marchandises par deux canaux: la vente aux négociants de Macédoine occidentale (seul canal dont use la veuve de l'agoyate), et la vente directe sur la place d'Arnaia où ils

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

ont ouvert boutique, tous en 1975. La fille de l'étameur du Mont-Athos, âgée de 65 ans à cette date, donne en gérence son magasin à une femme d'Arnaia. Elle n'a en effet plus aucune famille sur place pour l'aider, ayant fait faire des études de médecine à ses quatre filles qui exercent ailleurs et ont épousé des hommes qui ne pratiquent pas le commerce. Le couple gère lui-même sa boutique. La veuve du maquignon n'est pas propriétaire de la sienne: elle appartient à son gendre, dix ans ouvrier en Allemagne, qui a pu l'acheter grâce aux économies qu'il a réalisées à Stuttgart et à l'argent mis de côté par sa femme qui n'a cessé de tisser durant toute son absence. Elle et lui emploient aujourd'hui 20 *ergatinès.* A la fin des années 70, leur magasin écoulait donc le travail de leurs 20 ouvrières, plus celui des 50 ouvrières de la belle-mère. Ces magasins ne sont d'ailleurs pas spécialisés dans la vente des produits arniotes. Des échanges se font avec la Macédoine occidentale, notamment pour les fourrures, et ils se fournissent aussi auprès des industries de Salonique.

La veuve du maquignon a eu quatre enfants. Le fils aîné est devenu plombier à Salonique. Lorsqu'il est sorti de l'école, à quatorze ans, dans les années 50, sa mère ne disposait pas encore de beaucoup d'argent pour lui faire faire des études, et il n'y tenait pas. La fille aînée, nous venons de le voir, tisse et fait le commerce du tissage avec son mari. La fille cadette, bien mariée à un fonctionaire, a ouvert récemment une pizzeria au centre du village. Le fils cadet, lui, a pu faire des études d'ingénieur en Allemagne. Revenu au village en 1986, il y a ouvert une petite entreprise de matières plastiques. Il utilise une technique de pointe et fournit des produits pour les hôpitaux dont il a le monopole pour la Grèce; il emploie aujourd'hui 6 salariés (4 femmes et 2 hommes) et il espère tripler leur nombre d'ici à cinq ans.

Ainsi pendant une vingtaine d'années, le tissage à domicile a permis aux familles qui se chargeaient de son organisation d'accumuler de quoi monter un atelier mécanique ou une usine ou encore de payer des études à la génération suivante qui, elle, montera une usine ou un commerce, lorsqu'elle ne s'engage pas dans une profession libérale socialement très valorisée. Bien sûr, il s'agit de petites entreprises et celles qui restent trop artisanales, comme l'atelier de tissage mécanique, ne peuvent soutenir la concurrence de l'industrie. Mais les autres vont, sans aucun doute, pouvoir se maintenir et s'agrandir.

Cependant, le tissage, en 1988 a quasiment disparu à Arnaia. Dès que la génération des 40 ans qui sait encore tisser en aura terminé avec le trousseau de la génération suivante, plus personne ne touchera à un métier au village. Ce travail n'est plus assez rentable en comparaison des salaires, même minimum, qu'il est possible de toucher dans l'industrie ou dans les services. Toutes les femmes d'Arnaia réclament l'ouverture d'usines. Il s'en est monté une nouvelle, il y a deux ans, qui emploie douze ouvrières. Elle fait de la confection pour une firme allemande. Cela dit, le tissage n'a pas fini de produire des revenus. Les trois associations de tisseuses qui ont été créées entre 1960 et 1983 offrent des prêts à très bas taux d'intérêt pour l'achat de la matière première. Seule la dernière, une coopérative, tente de promouvoir la vente des tapis arniotes, mais elle rencontre de grosses difficultés car les femmes n'ont plus envie de tisser et ne disposent

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

guère de temps pour gérer une association. Toujours est-il que toutes, même lorsqu'elles ne tissent plus depuis longtemps, sont inscrites à l'une au moins de ces associations où elles empruntent de l'argent qui sert non pas à acheter de la matière première ou des outils de travail, mais à faire des dépenses d'amélioration de l'habitat: installation de salles de bains, modernisation des cuisines, transformation du mobilier, etc. Elles achètent aussi des moquettes ou de lourds tapis industriels car, disent-elles, les tapis locaux glissent sur les carrelages des maisons modernes: ils étaient faits pour des sols en terre battue. Il s'agit-là d'une justification de leur goût croissant pour les produits de la ville, mais qui n'en contribue pas moins à la chute libre des produits du tissage arniote, cependant que l'ombre de cet artisanat donne lieu à une activité bancaire!

Les femmes moins riches des villages d'alentour continuent à travailler pour les magasins arniotes. Elles sont moins nombreuses à tisser, mais beaucoup se sont mises au tricot et elles fournissent des pull-over dont la qualité et le prix varient, tout comme ceux des tapis, selon qu'ils sont tricotés lâche ou serré, en laine synthétique ou en pure laine.

Transition ou changement social ?

Si, comme le dit Maurice Godelier (1987), ce qui caractérise la transition et la distingue du simple changement social, c'est qu'elle est un processus de décomposition d'éléments anciens et de recomposition de certains d'entre eux avec des éléments nouveaux, de sorte que cette recomposition préfigure le nouveau mode de production, il me semble qu'on peut dire que l'évolution du tissage à Arnaia représente bien une transition, plutôt qu'elle ne témoigne d'un simple changement social.

Les éléments anciens sont: 1) la possession par chaque tisseuse de son outil de travail; 2) l'organisation au niveau domestique de l'achat de la matière première et de la commercialisation; 3) la réserve à des fins d'autoconsommation d'une partie du produit; 4) l'existence d'un marché local et d'un marché lointain.

Une partie de ces éléments se combinent avec les éléments nouveaux: l'achat en gros de la matière première et la vente groupée par des maison nées dont le chef est commerçant, enlève petit à petit la maîtrise de l'ensemble du processus aux familles les plus pauvres. Dès lors apparaît le salariat, à la journée des cardeuses et à la pièce des tisseuses. Cette mise en place d'un salariat, tout partiel qu'il soit puisque les tisseuses continuent à tisser pour leurs besoins propres, d'une part, et à vendre directement certains de leurs produits, d'autre part, est un premier facteur de décomposition de l'ancien système. D'autres éléments nouveaux, comme la mécanisation de certaines étapes du procès de production (cardage et filage), sont la conséquence de facteurs exogènes : l'industrialisation des villes de Grèce et la révolution des transports. La mécanisation du filage sera rapidement totale alors que le cardage restera pareillement manuel jusque dans les années 80. De cette mécanisation le berceau ne se situe certes pas au village, mais les commerçants d'Arnaia ont su s'en emparer dès sa naissance; en outre elle suppose l'utilisation de monnaie, puisque

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

les échanges avec la ville sont monétaires. Elle participe donc au processus de monétarisation du village qui s'achèvera en 1960.

Un autre facteur exogène, la guerre, va accélérer la concentration de l'achat de la matière première et de la vente du produit fini, entraînant l'extension du salariat et, par conséquent, l'accumulation de capital par quelques familles. Cette accumulation est favorisée par des gains de productivité et l'allongement du temps de travail. Les gains de productivité sont acquis par l'utilisation de laines synthétiques, teintes industriellement, et livrées en pelotes; par les échanges postaux entre employeurs et ouvrières; par la moindre quantité de travail exigé pour chaque pièce. L'allongement du temps de travail consacré à l'activité salariée est rendu possible par la baisse des exigences de l'autoconsommation, induite par l'existence de produits industriels disponibles à bas prix.

On a donc à ce stade une série d'éléments nouveaux, dont certains ont une origine extérieure à l'économie locale, qui se combinent avec des éléments anciens dont les plus importants sont: 1) fondamentalement la technique reste la même; 2) le lieu de travail reste le domicile; 3) pour de nombreux ménages, le tissage ne représente pas la source unique de revenus. Seulement, autrefois, pour les ménages pauvres, il en était la source principale, alors que dorénavant, il n'est plus qu'un revenu d'appoint. Cette activité est désormais doublement dévalorisée: par l'aliénation inhérente au salariat et par le fait que les salaires féminins sont plus bas que les salaires masculins.

Si le tissage ne parvient pas, sauf dans un cas, celui l'homme qui a ouvert une usine de *flokatès* à Salonique, à passer à un échelon supérieur de rationalisation capitaliste, c'est qu'il y a contradiction entre le type de rationalisation financière de la production et la non-évolution de la technique: le tissage artisanal ne peut tenir tête à la filature industrielle, dans la mesure où pour ce type de production, seule la mécanisation permet des économies d'échelle. Ce n'est pas le cas dans la confection, par exemple, où des économies peuvent être réalisées précisément par une distribution du travail à domicile de toutes les tâches qui ne peuvent être effectuées que manuellement, surtout si l'employeur peut se dispenser de payer les charges sociales (Narotzky 1986). Néanmoins le capital accumulé par certains Arniotes leur a permis d'investir dans l'industrie, soit textile, soit autre. Ceux qui n'ont pu investir à grande échelle dans le textile ont été rapidement condamnés. L'usine de matières plastiques n'a pas exigé d'investissements très lourds, mais sa technique de pointe et son relatif monopole en Grèce font d'elle une entreprise rentable. Rentables ou non, tous ces investissements ont contribué à l'extension du salariat qui, aujourd'hui, a enlevé la place. La monnaie est devenue le seul support de l'échange; le tissage pour la maisonnée est assimilable à un loisir pour les quelques femmes qui s'y adonnent encore. L'artisanat a certes rendu les armes devant l'industrie, mais il a été un élément actif du passage d'Arnaia de la société marchande à la société capitaliste, même s'il n'a pas été le seul. Sa disparition n'est donc pas le pur produit passif du changement social et culturel, car la finalité de la nouvelle donne n'a pas été de «reproduire l'ancien système de production et d'organisation sociale en l'adaptant aux changements internes ou externes issus de son évolution»

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

(Godelier 1987a : 506). La disparition du tissage est due à l'impossibilité de passer à un stade supérieur de rationalisation de la production, faute de pouvoir accumuler assez vite suffisamment de capitaux dans un environnement dont l'industrialisation, commencée plus tôt, s'accélère rapidement. Toute fois la volonté des marchands d'Arnaia, leur sens de l'initiative les ont bel et bien conduits à «organiser (et) à se subordonner la production artisanale» (Ibid. : 505), jouant ainsi un rôle actif dans le passage au mode de production capitaliste d'un village jusque là resté à l'écart de la transition amorcée ailleurs en Grèce.

NOTES

1. Le nombre de ceux qui se déclarent agriculteurs est de 199, mais il s'agit là d'une fiction fiscale autorisée par le fait que tous possèdent au moins un petit jardin, d'ailleurs souvent cultivé par les femmes.

2. N'ayant pu obtenir de la mairie la liste des professions au village, ces chiffres correspondent à une évaluation fondée sur un entretien avec le Secrétaire de mairie, les dires des Arniotes et quelques relevés effectués par moi-même.

3. Ce dernier chiffre est tiré de l'Annuaire statistique de la Grèce, année 1938. Comme une oque équivaut à 1,285 kg, on peut en déduire qu'un oque d'huile valait 43,69 drachmes.

4. Le mot *anti* signifie à la fois ensouple (on spécifie alors *pissino anti, anti* d'arrière) et tour (*prostino anti, anti* d'avant). Au début du travail tout le coton de la chaîne est enroulé sur l'ensouple. Au fur et à mesure que l'étoffe avance, elle s'accumule autour du tour. Le dicton est ambigu. Le terme *mazepsi* employé pour dire accumuler signifie aussi ramasser pour ranger, mettre de côté; tisser, c'est donc à la fois accumuler les fêtes et les mettre de côté.

5. Sur la plus grande solidarité des femmes à l'égard de leurs affins que de leurs consanguins du temps des grandes maisonnées, cf. M.-E. Handman 1987a et b.

6. Dans ce chiffre était sûrement compris aussi le produit de la vente de ses étains.

7. Toutefois il reste encore à Arnaia deux tisseuses spécialisées dans les produits traditionnels. L'une est aussi modiste et peut se contenter de tisser environ 200 mètres de *grisa* par an, nécessaires à ceux qui possèdent encore des mulets. Sa clientèle déborde largement Arnaia. En 1983 ses prix d'achat et de vente étaient les suivants:

- 1 kg de laine filée: 60 drachmes
- 1 kg de coton pour la chaîne: 100 drachmes

Pour tisser 100 piches (coudées de 0,96 cm) de grisa, il faut 9 kg de coton et 50 kg de laine. Le prix de vente de la pichi de grisa étant de 260 drachmes et la quantité tissée en une journée de 10 piches, elle évalue son revenu brut à 2.600 drachmes et son revenu net à 650 drachmes par journée de travail, soit 65 F à cette date. Mais dans ce calcul, elle ne tient pas compte du travail cristallisé dans la teinture, le montage de la chaîne, le foulage, etc.

L'autre tisseuse dit ne gagner en 1985 que 15 000 drachmes par mois, soit 1.000 F (entre 1983 et 1985, la drachme a été dévaluée et elle est passée de 0,10 F à 0, 43 F). Selon d'autres, elle gagnerait de 50.000 à 60.000 drachmes par mois, soit 4.000 F. Elle vend 3.000 drachmes un tablier de costume de 40 cm sur 70 cm, qu'elle met six heures à tisser, et elle en a pour moins de 500 drachmes de matière première. Or, «quand elle s'y met, elle tisse deux tabliers par jour», disent ses voisines.

BIBLIOGRAPHIE

COUSINERY, E. M.
1831 *Voyage dans la Macédoine, contenant les recherches sur l'histoire, la géographie et les Antiquités dans ce pays.* Paris, Imprimerie royale, 2 vol.

Arxiu d'Etnografia de Catalunya, nº 6, 1988, 170-189
ISSN: 0212-0372. EISSN: 2014-3885
http://antropologia.urv.cat/revistarxiu

GODELIER, M.
1987a «Introduction: l'analyse des processus de transition». *Revue Internationale des Sciences Sociales* 114, nov., n.º spécial «Les processus de transition. Etude de cas anthropologiques»: 5-125.
1987b «L'analyse des processus de transition», *Information sur les Sciences sociales* 26 (2), juin: 265-283.

HANDMAN, M.-E.
1987a «Ni terres ni maison mais un métier à tisser ou les femmes et la monnaie en Chalcidique (Grèce)», in G. RAVIS-GIORDANI: *Femmes et patrimoine.* Paris, CNRS: 349-363.
1987b «Superposition des droits et évolution de la coutume dans un petit bourg de la Macédoine grecque». *Droit et Société* 5: 53-74.

MARX, K.
1973 *Le Capital.* Livre premier, tome II. Paris, Editions sociales.

NAROTZKY, S.
1986 «Ideologia y trabajo a domicilio: un caso campesino», 38 p. multigr.

PAPAIOANNOU, Ch.
1940 «Recherches d'économie rurale sur le bourg d'Arnaia». *Bulletin de la Banque agricole de Grèce* 5: 146-187 (en grec).